



soir d'orange

J'ai trente et un an. Depuis hier.

Tout dans la vie m'a réussi jusqu'à présent. J'ai fait de brillantes études scientifiques. J'ai rapidement obtenu un poste dans une entreprise novatrice. Je me suis marié il y a quatre ans. J'ai acheté un appartement de haut standing. Et ma dernière acquisition est ce magnifique cabriolet rouge mat avec une bande blanche brillante qui souligne sa silhouette coupée sport.

Jusqu'à présent.

Car il y a peu, j'ai été muté à la tête d'un projet où, même si sur le papier ça avait l'air prometteur, aucun moyen ne m'était mis à disposition pour je puisse atteindre mes objectifs. Une impasse. Ou un placard déguisé. Au choix.

Et ma femme, Lucie... Charmante au départ, elle se révèle être un véritable enfer dans ma vie, vampirisant tout ce qui peut m'appartenir de près ou de loin. De très loin maintenant.

Alors j'ai décidé de prendre le large. Quinze jours de vacances, dans la maison familiale laissée par ma mère, il y a dix ans maintenant. Mon seul jardin secret.

Lucie n'y a jamais mis les pieds et elle ne le fera jamais. Et ce n'est pas moi qui la forcerais.

Dix ans que je la remets en état, mur par mur, sol par sol, meuble par meuble. Perdue au milieu des bois, et éloignée de la civilisation hurlante qui nous étouffe de son hystérie et de sa folie, c'est mon havre de paix. Le seul endroit qui me raccorde avec moi-même.

Sur le siège arrière, Théo lance un aboiement désespéré. Plus de huit heures de route auront finalement eu raison de sa patience d'ange.

Théo, le dernier caprice de ma femme Lucie. *Pour faire comme Amanda et Julie.* Fait donc. Mais elle ne fit pas, et j'eus tellement pitié de cette petite boule de poils qui n'avait rien demandé, que je la pris sous mon aile pour

ces quinze jours. Une bouffée d'air pour lui et pour moi. Entre homme. Si je puis dire.

Je pris un virage sec à toute allure, profitant de la région désertique pour entendre le moteur rugissant de ce petit bijou de technologie. J'aurais pu me contenter d'un vieux tacot qui ne m'aurait pas coûté un clou. J'aurais pu. Mais j'ai préféré céder à l'irrésistible envie de flamber devant les yeux insondables de cette forêt sombre et attirante, qui nous enveloppe comme une mère protège son enfant dans ses bras.

Après quelques virages supplémentaires, je passai enfin le pont de pierre qui menait à l'entrée de mon domaine. J'avais récemment fait installer une barrière neuve pour délimiter mon havre de paix, et je fus contrarié de constater qu'elle était déjà ouverte.

Je m'engageai sur le sentier de terre et de gravier et roulai sur une cinquantaine de mètres, avant de m'arrêter devant la porte du garage. Une Land Rover d'un noir étincelant était garée quelques mètres plus loin, sur la pelouse. Je ne voyais pas à qui elle pouvait appartenir, et c'est avec appréhension que je fis descendre Théo de la voiture.

Comme un enfant innocent, il courut en glapissant de joie pour marquer son nouveau territoire. Bienvenu à la maison Théo.

Je sortis mon sac de voyage noir du coffre pour le poser sur la balancelle de la terrasse couverte, tout en jetant un coup d'œil par la fenêtre de la cuisine, mais il semblait que personne n'ait franchi le seuil de la porte car elle était toujours verrouillée. Théo me rejoignit alors que j'inspectais le bas de la maison.

La cuisine et le salon était encore en chantier, mais ça commençait à prendre forme, peu à peu. Et j'espérai bien terminer cette partie les quinze jours à venir. Il ne me resterait plus que le garage et le cabanon de jardinage à remettre en état.

La rénovation de cette maison était ma construction personnelle. A mesure qu'elle prenait forme je m'appropriais, comprenant qui j'étais et ce que je voulais. Ce que Lucie ne comprendrait jamais.

Toujours inquiet par la présence de la Land Rover sur mon terrain, je passai par le garage et pris le fusil de chasse qui avait appartenu à mon père. Un jour. Et, Théo sur les talons je passai par l'arrière pour explorer mes terres à la recherche de mes hôtes mystérieux.

Au détour d'un sentier qui menait vers les sous-bois, je découvris une tâche de sang frais sur le sol. La première d'une longue série qui m'enfonça un peu plus dans l'épaisseur de cette mère, à la fois sombre et bienveillante. Le cœur battant la chamade, je gravis une petite butte, persuadé que je trouverai la réponse à mes questions derrière. J'épaulai mon fusil chargé, avançant en silence sur la mousse humide. Et c'est là que je la vis pour la première fois.

J'avais couru sur des kilomètres et des kilomètres. Impossible de m'envoler vers une liberté tellement attendue. Non. Ils m'avaient poursuivie et rattrapée. Avec du plomb dans l'aile, je n'irai pas bien loin. Dire que j'avais attendu ce moment depuis si longtemps, et que cet espoir, chéri avec amour et dévouement, allait bientôt sombrer dans le néant absolu, me rappelant qu'il était futile de songer que la liberté était un droit pour tous.

Car il y a toujours *nous* et *eux*, deux entités qui ne peuvent coexister. Car *eux* s'opposeront toujours à *nous* et inversement. Ce besoin irrépressible que *nous* avons tous à vouloir être en opposition avec *eux*. C'est dans nos gènes, au plus profond de *nous*. Et *eux* sont pareils.

La différence nous fait peur, à *nous* comme à *eux*. Et cette opposition perpétuelle causera notre perte à tous

; nous et eux inclus dans un même groupe d'individu que la mort traitera de la même façon. Pour ne former qu'un à la toute fin.

Telles sont les pensées qui m'habitèrent quand il posa son regard sur moi, à l'abri derrière le viseur de son fusil. Ils avaient gagné et j'avais perdu. Pour toujours.

Empêtrée dans l'immense buisson de ronces, qui semblait vouloir me dévorer et m'enterrer sous terre, je ne pus même pas esquisser un geste de défense. J'étais à sa merci, et une larme coula le long de ma joue en pensant que jamais je n'aurais vu l'astre rouge flamboyant se coucher derrière les montagnes, pour reparaitre d'un or éclatant de l'autre côté le lendemain.

Je m'étais imaginé cette scène des millions de fois, mais elle n'avait la saveur que d'un songe lointain. Je voulais sentir ses rayons sur ma peau au moins une seule fois. Et le temps grisâtre de cette journée de cavale allait se terminer dans la boue, la pluie et le sang.

Je voulus me pincer pour voir si je ne rêvais pas, mais j'hésitai à lâcher prise sur mon fusil. Avec le jour déclinant, j'en étais presque à douter de ma raison. Même Théo, pourtant si insouciant d'ordinaire, gardait visiblement ses distances, ne sachant s'il devait se fier à son flair ou à ses yeux.

Derrière moi, j'entendis des voix masculines s'exclamer entre les arbres, et quelques minutes plus tard, trois gaillards, lourdement équipés de la tête au pied et bien armés, sortirent des bois pour s'arrêter à quelques pas de moi. Ils me dévisagèrent un instant, ne sachant pas quelle attitude adopter. Alors je pris les devants.

— Vous êtes sur mes terres ici, déclarai-je d'un ton non conciliant.

— Nous ne voulons pas d'ennui monsieur, répondit l'un d'eux en s'avancant.

Quand il découvrit ce qui se trouvait derrière moi, il fit un signe aux deux autres qui avancèrent également. Je ne sais pas vraiment ce qui m'a pris sur le moment, mais, en l'espace d'une fraction de seconde, j'avais pris ma décision.

— C'était une façon polie de vous demander de partir. Je n'hésiterai pas à me servir de ce que je tiens entre mes mains s'il le faut. Et vous devez sans doute connaître la politique locale en matière de défense légitime.

Les hommes baissèrent leurs armes et levèrent les mains en signe de paix.

— Je vous l'ai dit, reprit l'homme qui prenait visiblement la tête du groupe, nous ne voulons pas d'ennui. Cette chose est notre propriété, nous tenons juste à la récupérer avant que la situation ne se complique.

— Rien de ce qui peut se trouver sur mes terres ne peut être votre propriété. Quand on perd quelque chose, il faut savoir qu'on peut le perdre pour toujours. Alors soyez gentil de repartir avec votre Land Rover et de ne plus jamais remettre les pieds ici.

Les trois hommes hochèrent la tête et repartirent en silence. J'attendis un bon quart d'heure sans bouger, jusqu'à ce qu'un bruit lointain de moteur s'élève au-dessus de la végétation ruisselante de pluie. Alors seulement, je baissai mon fusil et me retournai pour croiser à nouveau son regard d'ambre.

Je n'en croyais pas mes yeux. Mes longues prières à ce destin si injuste avaient peut-être finalement trouvé une oreille attentive. Ce type qui me tenait en joue, il y a quelques instants, venait tout simplement de demander à mes vrais poursuivants de rebrousser chemin. Et contre

toute attente, ils l'avaient fait.

Savait-il seulement dans quelle galère il venait de mettre les pieds ? J'en doutais à la façon dont il me dévisageait, partagé entre la fascination et l'horreur.

Ce regard, je le connaissais bien. J'y avais eu droit toute ma vie. Par moment, certains se faisaient finalement à l'idée, et je croisais alors des yeux qui ne vous regardaient plus vraiment. Des yeux qui fixaient un point derrière vous, comme si vous n'existiez pas vraiment. Et je ressentais alors de tout mon corps et de toute mon âme, qu'à jamais, je serais exclue de cette société que la différence effrayait.

A pas de velours, il s'approcha de moi, comme s'il avait peur de m'effrayer. Ou peut-être avait-il peur de s'effrayer lui-même. Il déposa son arme à ses pieds et, délicatement, il m'extirpa du buisson de ronce.

La tâche fut si ardue qu'il faisait nuit noire quand je fus enfin sur pied, frissonnant de tout mon être. Je lui emboitais le pas en silence, consciente que je lui devais la vie pour aujourd'hui.

Elle me suivait sans un mot, comme perdue dans ses sombres pensées. La nuit ne me permettait pas de bien distinguer ses traits et je devais avouer que pour l'instant je préférerais regarder devant moi plutôt que derrière. Théo me suivait également à la trace, la truffe en l'air, revenu à des préoccupations canines plus terre à terre.

Elle trainait la patte derrière moi si bien que je ralentis un peu pour qu'elle puisse suivre le rythme. J'étais effrayé et émerveillé à la fois. Trop de sentiments en même temps pour un seul homme, si vous voulez mon avis.

Je poussai la porte arrière du garage pour faire entrer

Théo, et prit sa suite. Elle s'arrêta sur le seuil, hésitant à me suivre à l'intérieur. Je lui fis signe d'entrer et traversai le couloir pour gagner les escaliers et atteindre la salle de bain à l'étage.

Tandis que je fouillais sous l'évier, je l'entendis se déplacer avec difficulté. Pas étonnant.

Je restai devant la porte, attendant un signe de sa part pour bouger. Je me sentais pétrifiée et reconnaissante à la fois. Soulagée aussi. Et peut-être en sécurité. Mais je n'en étais pas encore sûre pour l'instant.

Il se retourna soudainement, une boîte à pharmacie dans les mains. Ses yeux bleus perçant me balayèrent entièrement, me rappelant les scanners à rayon X qui étaient devenu mon lot quotidien.

— Suis-moi, finit-il par dire.

Sa voix était douce et dure à la fois. Je ne savais quelle attitude adopter alors je fis ce qu'il me dit.

Il m'emmena dans une chambre chaleureusement aménagée et poussa une chaise au pied du lit, pour que je puisse m'asseoir. Je ne me fis pas prier, ne tenant sur pieds que par un miracle que je ne m'expliquai pas.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il.

— Je...

Qu'est-ce que je devais répondre à ça ? A la vue du matériel chirurgical qu'il étalait sur le lit, je faillis tourner de l'œil. Il me rattrapa par le bras et me maintint fermement, le temps qu'il fouille la chair à la recherche des balles perdues. Je serrai les dents. J'avais vu pire, certes, mais ce n'était pas pour autant que je restai indifférente à la douleur.

L'alcool à 90°C m'acheva. Je perdis connaissance juste après qu'il m'eut rattrapée dans ses bras.